

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'art public au village (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 369-375

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Art public au village

(Suite.)

Pendant bien des années l'architecture rurale était tombée dans un mépris et dans un oubli profond, personne ne s'y intéressait, personne ne songeait qu'elle était plus révélatrice à elle seule que tous les palais et tous les châteaux.

On entend souvent cette exclamation : ah ! si les pierres pouvaient parler ! Mais elles parlent les pierres, elles nous disent plus exactement que toutes les chroniques, les mœurs, les coutumes, les habitudes, les aspirations d'une population, et entre elles, les plus véridiques, les plus éloquentes sont celles qui ont servi à construire la maison populaire.

C'est de cette dernière, du reste, que toute l'architecture est sortie, c'est à elle qu'il faut revenir si nous voulons rompre le silence lourd et pesant dans lequel l'architecture s'est confinée depuis plus d'un siècle, toute entière absorbée par des recherches d'érudition et par des pastiches.

Il suffit de se représenter les bâtiments grotesques qui ont été construits dans le monde entier, de 1830 à 1870, sous le nom de chalets suisses, pour se rendre compte de l'aveuglement dans lequel on était tombé, qui remplaçait les réalités d'une demeure harmonieuse et simple, par des adaptations misérables, sans aucun lien avec le modèle dont elles prétendaient s'inspirer.

Ce qu'on recherche aujourd'hui dans les profondeurs du passé, ce ne sont plus les événements exceptionnels, les gestes des princes et des grands, c'est le *peuple*, c'est la foule anonyme et amorphe, c'est la masse imprécise qui n'a pas d'histoire, mais qui est l'histoire, et aux dépens de qui les histoires se sont faites.

Nous voulons savoir si ces gens par milliers, dont les os blanchis forment la terre qui nous porte, n'avaient point nos souffrances, nos illusions, nos peines, nos angoisses et nos joies. Nous essayons de les surprendre dans le cadre familial de la vie journalière, nous aimons à les suivre à l'atelier et aux champs, et la moindre indication sur leur « état d'âme » nous est plus précieuse à connaître que les beaux gestes d'un héros.

L'architecture a profité pour sa part, de ce mouvement nouveau, elle a recommencé à s'intéresser à la maison commune du bourgeois, de l'ouvrier, du paysan, et les ouvrages fourmillent aujourd'hui qui étudient scrupuleusement tous les types nationaux et locaux d'habitations populaires.

Ces recherches ont été activées encore par la poussée violente des idées nationalistes qui se sont réveillées partout en Europe ; la maison du paysan est devenue un symbole, ses éléments décoratifs, des emblèmes, dont tous les arts se sont emparés.

La mode s'y est mise à son tour, et nous avons vu toutes les fêtes, toutes les expositions, servir de prétextes à des reconstitutions de plus en plus fidèles, non seulement de maisons, mais de villages tout entiers.

Tour à tour nous avons vu des villages suisses, tyroliens, alsaciens, espagnols, se disputer le succès auprès des foules cosmopolites ; et tout cela a modifié profondément les idées et les goûts, parfois d'une façon avantageuse, souvent d'une manière détestable.

Il nous est donné d'assister à un spectacle inattendu, véritable renversement des habitudes et des modes qui régnaient naguère.

En effet, les gens fortunés qui rêvaient d'une maison de campagne ou d'une habitation élégante, se faisaient construire, jusqu'à ces dernières années, des manoirs

moyenâgeux, des châteaux Louis XIII, des villas pompéiennes.

L'érudition éclectique qui s'est développée pendant tout le dix-neuvième siècle, nous rendant familières les architectures les plus insolites, de tous les temps et de tous les pays, a rempli nos villes et aussi nos campagnes, de bâtiments prétentieux et baroques, dans lesquels on fait voisiner trop souvent des styles qui ne devraient jamais être accouplés.

Je serais entraîné hors de mon sujet en m'arrêtant davantage à regretter cette manie de la reconstitution des types antiques et historiques de maisons, reconstitution opérée en dehors de toute convenance de milieu, et qui nous a valu des burgs rhénans sur les bords de la Méditerranée et des villas italiennes au milieu des sapins de nos Alpes.

Après avoir épuisé tout leur répertoire ancien, les dilettante et les architectes se sont aperçus que la maison rustique, que le chalet, que la ferme, pourraient devenir une nouvelle mine à exploiter, et ils ont été stimulés par le mouvement général qui ramène vers les champs les bourgeois blasés et fatigués de nos villes ; par le goût des sports alpestres et aussi par l'évolution démocratique.

Le château est réactionnaire, il exige de ceux qui vivent dans ses murs certaines habitudes, et un train de vie correspondant à son importance.

L'architecture rurale convient au contraire parfaitement à l'habitation de plaisance des familles aisées d'aujourd'hui, elle permet le luxe et le confort sans entraîner ceux qui vivent en ville dans un appartement locatif de cinq à six pièces, à de grands changements d'existence.

Du reste la villa et la villa modeste, entourée d'un petit clos, détrônera toujours davantage le château, à

cause du nivellement des fortunes, des charges fiscales de plus en plus draconiennes, et du goût des déplacements nombreux qui poussent les familles, même très riches, à faire dans la même saison des séjours successifs à la montagne, à la mer, aux eaux et dans un pays de chasse.

Enfin la villa d'allure paysanne permet à ses possesseurs de vivre inaperçus dans un certain luxe, parfois très raffiné, tandis que le vrai château, fût-il délabré, fait converger sur lui les jalousies démocratiques.

Les artistes : peintres, sculpteurs, littérateurs, ont été pour beaucoup dans l'engouement actuel en faveur de la paysannerie architecturale, ils ne sont généralement pas des Crésus, mais doués de goût et de savoir faire, ils ont pu avec elle réaliser leurs rêves de propriétaires, et installer, à peu de frais, des demeures délicieuses. Ils n'ont pas emprunté au paysan sa maison seulement, mais aussi son mobilier : tables raboteuses, armoires peintes, escabeaux massifs, faïences fleuries.

Ce sont eux, les artistes, qui ont osé les premiers faire figurer, comme décors de leurs ateliers, des marmites et des cafetières, des huches à pain et des bancs de cuisine ; et c'est à leur imitation que nous voyons aujourd'hui tous ceux qui se piquent de goût et de chic, se ruer sur nos villages les plus reculés, pour dépouiller les vrais campagnards de tout ce qui, dans leurs maisons, porte encore un reflet d'art, l'empreinte d'un style local, un cachet régional un peu accusé.

L'amour frénétique de l'antiquaille qui sévit avec une intensité grandissante, peut ainsi se donner de faciles satisfactions. Il n'est pas possible à tout le monde de se payer des tableaux de maîtres authentiques, des bronzes et des porcelaines de prix, et les ustensiles des ménagères villageoises constituent des bibelots bien plus facilement abordables.

On ferait un tableau curieux de l'adaptation de ces ustensiles à nos intérieurs bourgeois, plus ou moins élégants, où l'on voit voisiner de vieux baquets et des consoles Empire, où des colliers de vaches servent d'embrasses de rideaux.

Ces rapprochements effarants sont des symptômes de notre incohérence, de notre déséquilibre social et esthétique : le second ne va pas sans le premier.

On m'objectera peut-être que j'ai tort de me plaindre de l'attraction qu'exerce l'art villageois sur les « snobs ». Car c'est elle qui a déterminé le retour vers la sensibilité esthétique dont mes propres analyses sont une manifestation. C'est elle, cette attraction, qui nous vaut toutes les études actuelles sur la maison, sur le mobilier du paysan, et les magnifiques et savantes publications qui leur sont consacrées.

Je n'en disconviens pas ; le bien sort souvent du mal, et nous verrons tout à l'heure par quels moyens nous pourrons rendre à leur destination naturelle les éléments artistiques ruraux, soumis à l'admiration citadine et qui sont pour l'instant détournés de leur véritable fonction. Mais, je dois d'abord souligner les désastreux effets d'un mouvement factice et anormal qui a eu jusqu'à présent, pour plus clair résultat, l'enlaidissement de nos villes et de nos campagnes, défigurées et travesties.

On ne s'élèvera jamais assez fortement contre une mode qui tend à transformer, par la violation de toutes les lois que le milieu local et naturel impose, nos modernes quartiers de villas, nos banlieues et nos plus charmantes stations estivales, en espèce de parcs d'exposition universelle, où l'on fait voisiner, dans un méli-mélo effroyable, la bastide provençale, l'isba du Moujik, le cottage anglais, le chalet bernois ou tyrolien, la ferme normande ou alsacienne.

Dans les artères de nos villes, qui ont le caractère urbain le plus net et le plus prononcé, on voit s'élever tout à coup de caricaturales chaumières, entourées de rocailles contournées, de petites cascades et de *sapelots* étiques ; cela constitue une injure au sens commun, une véritable faute pour laquelle nous marquons trop d'indulgence.

Ce déplacement ne se limite pas à des échanges isolés entre la campagne et la ville, il prend de vastes proportions, et nous voyons par exemple en Suisse, la physionomie des rives lémaniques être profondément altérée par la multiplication, dans les campagnes genevoises, de chalets qui n'auraient jamais dû quitter les environs des lacs de Thoune et de Brienz, où ils étaient à leur place.

Tout l'accent régional d'une contrée peut être faussé ou détruit par ces importations en masse d'éléments architecturaux étrangers, bien plus dangereux encore en pleine nature que dans le cadre conventionnel des cités.

C'est un grand péril que nous courons en Europe, pour peu que le mouvement analysé ici se généralise, de voir les parties les plus pittoresques de nos pays dénationalisées en quelque sorte, par une mixture architecturale, en rébellion flagrante contre les influences géographiques et historiques méconnues.

M. A. Cingria-Vaneyre, dans son livre : *Les entretiens de la Villa du Rouet*, s'est élevé comme moi, contre le danger de cette déformation, infligée à nos paysages les plus classiques — classiques par l'unité de leurs lignes, par l'interdépendance des éléments naturels et des créations humaines, par l'harmonie décorative, née de cette interdépendance — et parlant de l'invasion de la villa rustique en Suisse, il a écrit : « La villa est, en effet, une maladie dangereuse : elle a, non seulement

abîmé la maison de campagne, mais les villages et la campagne elle-même. Comment évoquer ces similitudes qui relie la rue du Salève à nos souvenirs latins, lorsque, entre ses roches claires et nous, s'élève quelque pignon suédois ou bernois, quelque château à la française, coiffé d'ardoises sombres et vêtu d'un tissage de briques et de pierres. Détruire le caractère classique d'un pays dans le sens intime de ses paysages, n'est-ce pas pire que de laisser démolir quelque vieille tour allemande, et, cependant, aucun journal, aucune ligue n'a jamais protesté contre les toitures bizarres qui, sous le prétexte d'une architecture nationale et Suisse, s'en viennent défigurer nos campagnes. »

M. Cingria attribue cette maladie de la villa à l'habitude qu'a prise l'homme, depuis quelque cinquante ans, de vouloir vivre à la campagne, tout en conservant ses goûts et ses travaux de citadins.

En suivant d'un peu près les études publiées de nos jours, et elles sont nombreuses, sur la nécessité de produire une renaissance de l'art populaire, d'initier les foules laborieuses aux joies de la beauté, de créer pour l'ouvrier une maison agréable et jolie, on peut démêler deux courants qui se disputent les directions de ce retour vers le beau social.

Ce sont : le courant nationaliste et le courant cosmopolite, qui peuvent être dangereux l'un et l'autre en empêchant le retour des populations à leurs véritables traditions esthétiques.

(A suivre)

B^{on}

G. de MONTENACH.